

—Mon Dieu, Seigneur mon Dieu, dit-elle du cœur plutôt que des lèvres, pardonnez-moi le crime que je vais commettre en disposant ainsi de ma vie?... Vous qui lisez dans les âmes et qui sondez les consciences, vous savez que ce crime sera ma première faute!... Seigneur, épargnez les innocents!... Si je fais naître votre colère, qu'elle ne frappe que moi et ne retombe pas sur eux!... Consolerez de ma perte mon mari bien-aimé... protégez mes enfants orphelins!

A peine la marquise venait-elle de murmurer ces dernières paroles qu'elle se releva en poussant un rugissement de lionne blessée.

—Mes enfants! s'écria-t-elle. Ah! mauvaise mère que je suis! j'allais mourir sans avoir embrassé mes enfants!...

Pauline, serrant dans l'une de ses mains le flacon meurtrier, saisit de l'autre un flambeau et franchit le seuil de la pièce voisine où Paul et Armand dormaient côte à côte dans leurs petits lits jumeaux. Elle se pencha vers eux et les contempla longuement; de grosses larmes dont elle n'avait point conscience roulaient une à une sur ses joues pâles; ses lèvres balbutiaient :

—Adieu, chers bien-aimés! chers enfants de mon âme, adieu! quand renaîtra le jour, vous vous réveillerez, mes doux anges, et vous appellerez votre mère. Hélas! mes chers petits, votre mère ne vous répondra pas! Vous ne la reverrez jamais, celle dont vous étiez la vie et le bonheur! ses lèvres n'embrasseront plus vos cheveux blonds, vos yeux bleus, vos mains mignonnes! elle ne vous pressera plus sur son cœur... elle n'essuiera plus vos larmes enfantines, et ne calmera plus par ses chansons vos gros chagrins... Adieu, mes fils, mes espoirs, mes orgueils! vous allez recevoir mon dernier baiser, puis je vous quitterai pour toujours, et bientôt... oui, demain peut-être une autre me remplacera près de vous.

Pauline frissonna de tous ses membres et promena ses yeux autour d'elle avec une expression d'épouvante, comme si quelque voix étrangère avait répété tout bas à son oreille les derniers mots échappés de ses lèvres. Elle parut alors en proie à une sorte d'étrange et soudaine folie, et elle s'écria :

—Une autre me remplacerait près de mes enfants? une autre recevrait leurs caresses et leur apprendrait à m'oublier? une autre enfin me volerait leur amour? Non! non! c'est impossible! non! je ne le veux pas! non! je ne le veux pas! La mère qui déserte son poste et se réfugie dans la mort quand ses enfants vivent et l'appellent est cent fois lâche et cent fois maudite!... Je resterai près de mes fils malgré tout! je ne céderai ma place à personne!...

L'exaltation de la marquise tomba tout à coup. —Hélas! murmura la malheureuse femme, qu'ai-je dit?... Est-ce que je m'appartiens pour disposer de moi? je n'ai pas le droit de mourir, je le comprends, mais puis-je vivre? ma situation n'est-elle pas sans issue?... Que faire?... quel parti prendre?... Inspirez-moi, mon Dieu!

Le rayonnement d'une flamme intérieure illumina pendant une ou deux secondes le visage de la marquise qui crut sa prière exaucée; il lui sembla que l'inspiration s'ardemment sollicitée descendait du ciel et l'éclairait. Pauline ne se trompait pas. Une voix mystérieuse venait en effet de lui parler et de lui dire :

—Le salut est dans la franchise! Va trouver Tancrède, qu'il sache enfin ce qui se passe... Apprends lui la vérité toute entière... C'est un aveu terrible, sans doute, il te faudra pour le faire un courage surhumain, mais ensuite tu seras sauvée, car en face d'un puissant et légitime défenseur le lâche qui t'attaque reculera!... Le marquis d'Hérouville est le plus noble et le plus généreux des hommes... Son grand cœur saurait pardonner, mais tu n'as pas besoin de pardon, car tu n'as rien à te reprocher envers lui. La fatalité seule est coupable!

Pauline céda sans résistance à cette bienfaisante obsession; elle entrevit le terme d'une existence mystérieuse et de duplicité qui la torturait; elle voulut en finir à l'instant même, et, reprenant sur la cheminée de sa chambre la lettre de Cavaroc, ou plutôt de Lascars, elle se dirigea vers l'appartement de Tancrède... Au moment de franchir le seuil, elle s'arrêta; une irrésolution nouvelle

venait de s'emparer de son âme, et sa volonté faiblissait.

—Que fera Tancrède? s'était demandé la jeune femme. Dans cette situation suprême, quel parti prendra-t-il?

La réponse ne se fit pas attendre, et cette réponse la voici :

—Il prendra le seul parti digne d'un gentilhomme... il provoquera ce misérable Lascars sous le nouveau nom qui lui sert d'égide!... Il se battra avec lui!... il le tuera!

Jusqu'ici tout allait bien et Pauline s'affermis- sait de plus en plus dans sa résolution, lorsqu'une réflexion incidente, qui naturellement devait se présenter à son esprit, vint déterminer le retour de cette hésitation funeste dont nous avons parlé quelques lignes plus haut.

—Le sort des armes est toujours douteux, murmura la jeune femme. Le temps n'est plus où le duel s'appelait le *jugement de Dieu*... Qui me dit que le succès sera pour le bon droit? qui m'affirme que Tancrède sortira vainqueur du combat?

Cette idée inquiétante grandit avec une rapidité prodigieuse et prit en moins de quelques secondes de sombre développements.

—Le baron de Lascars est un spadassin terrible! poursuivit Pauline, et de plus il ne reculera devant aucune déloyauté, devant aucune trahison! S'il se trouve face à face avec Tancrède, l'épée à la main, il tuera Tancrède, et comme j'aurai provoqué par mes révélations insensées cette rencontre maudite, je serai le véritable assassin de celui que j'aime! j'aurai causé la mort de l'homme pour lequel je donnerais mille fois ma vie! Ah! qu'il ignore tout, aussi longtemps que cette ignorance pourra se prolonger!... Ma destinée s'accomplira librement, et si quelque malheur vient frapper Tancrède, j'en serai du moins innocente.

C'en était fait!... L'idée qu'un aveu sorti de sa bouche attirerait sur la tête du marquis d'Hérouville un péril mortel et inévitable s'emparait fatalement de l'intelligence de Pauline et la dominait. Désormais, quoi qu'il pût advenir de son silence, l'infortunée ne parlerait plus! Elle revint sur ses pas, sans avoir pénétré dans l'appartement de son mari; elle regagna lentement sa chambre à coucher, et, résignée à subir passivement son sort, elle commença par jeter au feu la lettre de Lascars, mais le lieu du rendez-vous, l'heure indiquée, le numéro de la loge ne pouvaient s'effacer dans son esprit, Pauline, nous l'avons dit, venait de renoncer à toute idée de résistance; il ne lui restait donc qu'à courber la tête et à se prêter, avec une soumission absolue, aux ordres du baron de Lascars. Roland lui avait enjoint de se trouver le samedi suivant au bal de l'Opéra, entre minuit et une heure du matin, vêtue d'un domino noir et portant un nœud rouge sur l'épule gauche. Il fallait obéir et Pauline s'y prépara.

XIV

Lascars avait pour principe que, quiconque veut que ses affaires soient bien faites, doit les faire soi-même... Ceci suffira sans doute pour expliquer à nos lecteurs ce qui pourrait leur sembler obscur dans la scène que nous allons mettre sous leurs yeux. Retournons de quelques heures en arrière, c'est-à-dire dans la matinée du jour dont nous venons de raconter la soirée. Un homme d'une tournure élégante, vêtu comme l'étaient, à cette époque, les *heiduques* de grande maison, et remarquable par la barbe brune et touffue qui couvrait entièrement le bas de son visage, se promenait lentement en long et en large dans la rue en face de la porte monumentale de l'hôtel d'Hérouville. Cet homme semblait guetter quelqu'un ou quelque chose, et sa patience était à l'épreuve, car il attendait depuis deux heures sans donner le moindre signe de fatigue ou d'ennui. Plusieurs des valets de Tancrède étaient sortis et rentrés successivement. L'inconnu ne leur avait accordé qu'une attention fort minime, ou, pour mieux dire, il les avait honorés d'un rapide regard, tout en continuant sa promenade monotone et sans leur adresser la parole. Enfin, vers onze heures du matin, une femme jeune encore, coquettement vêtue, ayant la mine et la tournure d'une soubrette du répertoire classique, franchit le seuil de la porte cochère et traversa la rue sur la pointe du pied, pour ne point compromettre sur le pavé

fangeux, la semelle de ses petites mules à bouffettes. Cette soubrette n'était autre que mademoiselle Gertrude, la première camériste de la marquise d'Hérouville. Elle se dirigea vers un magasin de mercerie, ganterie, etc., situé à cent cinquante ou deux cents pas de l'hôtel. L'heiduque à grande barbe la suivit à distance; il entra derrière elle dans le magasin, fit une emplette de gants de peau de daim tandis qu'elle achetait des rubans, entama la conversation et se montra très galant, très empressé, si bien que mademoiselle Gertrude, lorsqu'elle quitta le magasin, trouva tout naturel qu'il en sortit en même temps qu'elle et se mit à ses côtés.

—Mademoiselle, lui demanda-t-il en continuant l'entretien commencé, qu'allez-vous faire de ces jolis rubans, s'il vous plaît?

—J'en vais faire des nœuds et des lacs d'amour, répondit Gertrude, et les poser sur un bonnet de tulle d'une forme nouvelle.

—Un bonnet pour vous?

—Naturellement... Je suis femme de chambre et non point ouvrière, quand je travaille, ce n'est que pour moi.

—Heureux rubans! soupira l'heiduque d'un air sentimental, combien leur sort est enviable! ce n'est pas eux qui vous embelliront, mademoiselle, c'est vous qui les ferez paraître charmants! mais plutôt non, je me trompe; ils sont à plaindre, au contraire... car on ne songera qu'à vous admirer et personne ne les regardera!...

Mademoiselle Gertrude était laide, mais, selon la loi commune, elle ne s'en doutait pas. Le compliment décoché à brûlepourpoint par son interlocuteur la rendit toute rouge de plaisir. Elle se mit à minauder, prit un air ingénu et répondit en folâtrant :

—Eh! mon Dieu, oui, je le confesse... j'aime les rubans, beaucoup, beaucoup, surtout quand ils sont roses et bleus.

—Bleus comme vos yeux... roses comme vos joues... interrompit l'heiduque. C'est faire preuve d'un goût exquis.

Mademoiselle Gertrude reprit :

—Je ne leur adresse qu'un reproche.

—Et lequel?

—Celui d'être trop chers!... Ces brimborions-là, monsieur, ça coûte les yeux de la tête!

—En vérité?

—Mon Dieu, oui! les hommes l'ignorent, mais nous autres pauvres jeunes filles, nous le savons que trop bien! Aussi ce sont des tentations perpétuelles auxquelles nous n'avons pas le droit de céder... Nous en rêvons souvent, monsieur.

—Y a-t-il beaucoup de rubans dans ce que vous avez là mademoiselle?

—Il y en a quatre aunes et un quart, monsieur.

—Ce qui fait, en argent?

—Trois livres dix sous, tout au juste.

—Mais alors, mademoiselle, si chers que soient ces maudits et charmants colifichets, on en aurait une bonne quantité pour vingt-cinq louis?

—Peste, je le crois bien!... mais vingt-cinq louis, monsieur, c'est une somme. Ah! si j'avais vingt-cinq louis à dépenser rien qu'en rubans, je me croirais la plus heureuse fille du monde!

—Il ne tient qu'à vous, mademoiselle, de goûter ce bonheur; les vingt-cinq louis, et par conséquent les rubans, sont à votre disposition.

Gertrude se mit à rire aux éclats.

—Je vous vois venir! répliqua-t-elle, vous allez ajouter que quelque bon génie, qui me protège à mon insu, va faire tomber cette pluie d'or dans les poches de mon tablier.

—Sans aucun doute, j'ajouterai cela!... le bon génie n'est pas loin... regardez-moi, vous le connaîtrez!... Quant à la pluie d'or, la voici.

En disant ce qui précède, l'heiduque tira de sa poche une pile de pièces d'or et la faisait danser dans sa main. Gertrude ouvrit de grands yeux, et le plus profond étonnement se peignit sur son visage.

—Ah ça! murmura-t-elle, c'est donc sérieux?

—En doutiez-vous?

—Beaucoup, je l'avoue.

—Vous aviez tort... Je vous donne ma parole d'honneur que je ne plaisante en aucune façon.

—S'il en est ainsi, vous avez quelque chose à me demander?

—Votre esprit est subtil et vif, mademoiselle, et vous devinez à merveille.